

## Laval théologique et philosophique



Gérard SIEGWALT, *Le défi interreligieux. L'Église chrétienne, les religions et la société laïque. Écrits théologiques I*. Paris, Les Éditions du Cerf, 2014, 386 p.

Jean Richard

La parole épiscopale

Volume 71, numéro 3, octobre 2015

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1036280ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1036280ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Faculté de philosophie, Université Laval

Faculté de théologie et de sciences religieuses, Université Laval

ISSN

0023-9054 (imprimé)

1703-8804 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Richard, J. (2015). Compte rendu de [Gérard SIEGWALT, *Le défi interreligieux. L'Église chrétienne, les religions et la société laïque. Écrits théologiques I*. Paris, Les Éditions du Cerf, 2014, 386 p.] *Laval théologique et philosophique*, 71 (3), 565–567. <https://doi.org/10.7202/1036280ar>

sophique commune et contribue à rendre plus hermétique son étude aux non-arabophones. Par ailleurs, il aurait été souhaitable que les citations soient plus exactement référencées, même si la chronologie finale des auteurs et œuvres principaux ainsi que l'index permettent de se repérer (la critique vaudrait pour bien d'autres historiens médiévistes). La bibliographie est suffisante pour un ouvrage introductif, même si elle aurait mérité d'être commentée. En citant la *Bibliography of Islamic Philosophy* de Daiber, qui comprend plus de 9000 titres, il était difficile d'être plus exhaustif, mais les quelques ouvrages, répartis par chapitre, donnent quelques pistes pour enrichir les recherches. Pour finir, quelques coquilles de peu d'importance ont été relevées, essentiellement des oublis (ou ajouts) de particules ou de ponctuation (mais aussi une étrange « éternité » à la p. 50), qui n'altèrent rien de plus que le rythme de la lecture.

Babette CHABOUT-COMBAZ  
Université de Montréal

Gérard SIEGWALT, **Le défi interreligieux. L'Église chrétienne, les religions et la société laïque. Écrits théologiques I.** Paris, Les Éditions du Cerf, 2014, 386 p.

Les Éditions du Cerf ont entrepris l'édition, en cinq volumes, des *Écrits théologiques* de Gérard Siegwalt. L'auteur est déjà bien connu des milieux théologiques par son œuvre monumentale, la *Dogmatique pour la catholicité évangélique*, en dix volumes. Les *Écrits théologiques* contiennent maintenant les conférences et articles produits par GS au fil des ans. Ils se caractérisent par leur enracinement dans la situation socio-culturelle contemporaine.

L'ouverture de la série en fait foi. Ce premier volume porte sur *Le défi interreligieux*, lequel se produit sur l'arrière-plan de ce qu'on pourrait appeler « le défi religieux » face à la société sécularisée. La première partie établit la problématique générale, celle du christianisme dans la société sécularisée et pluri-religieuse. D'abord, le problème de la religion dans la société sécularisée : comment la religion peut-elle contribuer au bien commun de la société ? Et puis, la question interreligieuse : de quel apport le christianisme peut-il être aux autres religions et, réciproquement, quelle influence critique et positive peut-il recevoir de leur part ? Dans cette perspective, le dialogue interreligieux prend tout son sens.

Chacune des parties suivantes élabore un aspect de cette problématique. La deuxième partie porte sur « Religion et laïcité ». Le rapport entre l'Église et l'État est considéré d'après la doctrine luthérienne des deux règnes, que GS défend contre la critique qu'en fait K. Barth. Suit la question de l'enseignement religieux dans la société laïque. Sous le titre : « Culture religieuse et transmission de la foi », elle est traitée en regard de la situation concordataire d'Alsace et de Lorraine. La question plus fondamentale de la liberté religieuse dans la société laïque est l'occasion d'une réflexion approfondie sur la laïcité et l'éthique, et sur le fondement spirituel de l'éthique.

Les autres parties de l'ouvrage sont consacrées à la rencontre du christianisme avec les autres religions. La troisième partie aborde les questions fondamentales qui concernent l'ouverture du christianisme aux autres religions. GS reconnaît au fondement de chaque religion une expérience de révélation qui constitue sa vérité. Une telle révélation comporte toujours un double aspect : universel et particulier. Son caractère universel permet la rencontre, mais toute révélation comporte nécessairement un aspect particulier, dans la mesure où elle s'adresse, bien concrètement, à tel individu, à tel peuple qui la reçoit, qui en est touché. Le défi interreligieux se trouve alors bien exprimé dans la question : « Comment participer à la vérité [à la révélation] d'une autre religion ? ».

La quatrième partie aborde plus directement et concrètement le rapport du christianisme au judaïsme et à l'islam. La section sur le judaïsme se concentre sur la question de la loi, question à la-

quelle GS a déjà consacré tout un ouvrage : *La Loi, chemin du salut* (Neuchâtel, Delachaux & Niestlé, 1971). C'est par là qu'il commence ici, avec un chapitre intitulé : « La loi de l'Ancien Testament est-elle chemin de salut ? ». GS répond qu'elle est bien chemin du salut, puisqu'elle conduit Israël au royaume de Dieu. Chemin du salut, oui, non pas cependant moyen de salut. La position de Paul prend ainsi tout son sens, en tant que critique de la déformation légaliste qui fait de la loi un moyen d'autojustification.

Quant à la signification permanente de la loi (la Torah) pour Israël, et à sa signification actuelle pour le christianisme, GS pose les deux questions suivantes. D'abord, quel est le centre vital de la Torah, quelle est l'expérience de base faite par Moïse et par Israël, expérience qui s'exprime et inspire les différents commandements, lois et coutumes de la Torah ? Ensuite, quel est le rapport entre cette expérience de base et notre propre expérience chrétienne contemporaine ? En somme, la loi mosaïque est-elle essentiellement différente du commandement chrétien de l'amour ? En d'autres termes, je dirais : la nouvelle alliance, la loi nouvelle déjà annoncée par les prophètes juifs, est-elle une loi substantiellement différente, ou le recouvrement du sens profond de la Torah ?

La section traitant du rapport du christianisme à l'islam s'ouvre sur deux questions qui font bien voir l'enjeu du dialogue islamo-chrétien. La première : comment Jésus est-il prophète pour l'islam ? La seconde : comment Mohammed peut-il être prophète pour le christianisme ? Concernant Jésus, « il est évident que Jésus est prophète selon le Coran ; cela veut dire qu'il était, en son temps, prophète pour les israélites, comme Mohammed l'est de son temps à lui ». Évidemment, le christianisme n'entend pas Jésus-prophète dans le même sens que l'islam. Il le comprend dans un sens supérieur. Ainsi, GS distingue-t-il la christologie chrétienne de la jésulogie musulmane. En quoi consiste ce « plus » de la christologie chrétienne ? GS l'a bien exprimé, il me semble, dans la partie précédente de son ouvrage. C'est que « l'islam traditionnel relie avec son exclusivisme une compréhension unitarienne de Dieu, qui exclut la compréhension trinitaire chrétienne » (p. 197).

Mais je me pose moi-même la question : est-il nécessaire de maintenir en christianisme une telle élucubration trinitaire ? Fait-elle vraiment partie de l'expérience de base du christianisme ? Ne suffit-il pas à la foi chrétienne d'affirmer Jésus comme le Fils bien-aimé du Père, au sens de l'alliance nouvelle ? Bien sûr, Jésus est plus important pour moi que Mohammed, et Mohammed plus important que Jésus pour le musulman. Cependant, cela est une question d'expérience révélationnelle qui n'a rien à voir avec le plus ou moins des concepts christologiques et jésulogiques. Il semble bien, en tout cas, que faire abstraction de la spéculation trinitaire pourrait aplanir le chemin du dialogue islamo-chrétien.

Maintenant, Mohammed peut-il être prophète pour le christianisme ? La version musulmane de cette thèse n'est pas très convaincante pour le chrétien : Jésus serait l'annonciateur de la venue de Mohammed. Il en va autrement si on pense aux textes de l'Évangile de Jean sur l'Esprit Paraclét annoncé par Jésus, l'Esprit qui doit conduire les disciples dans toute la vérité. On peut fort bien dire alors que le chrétien se trouve en terre familière partout où il sent le souffle de l'Esprit. Un minimum d'ouverture œcuménique lui permettra alors de reconnaître dans le Coran l'inspiration du souffle prophétique.

Je n'ai relevé ici que quelques points de ce magnifique ouvrage. Cela suffit, il me semble, pour en faire entrevoir la richesse. Pour terminer, je note les deux caractéristiques suivantes. GS a toujours préconisé une théologie qui part du réel. C'est bien ce qui ressort ici : une théologie sur le terrain, qui s'élabore à partir des différents lieux, des différentes circonstances où l'auteur prend la parole. Ensuite, l'esprit œcuménique qui a toujours caractérisé GS est tout particulièrement manifeste dans ce volume. On voit bien que le dialogue dont il est question a été longuement pratiqué sur

le terrain. Le défi interreligieux se trouve ainsi présenté avec ses exigences, ses difficultés et toute l'espérance qu'il comporte.

Jean RICHARD  
*Université Laval, Québec*

Guillaume de TANOÛARN, **Parier avec Pascal**. Paris, Les Éditions du Cerf (coll. « Théologies »), 2012, 314 p.

Guillaume de Tanoüarn est docteur en philosophie de l'Université Jean Moulin de Lyon et il enseigne aussi la théologie. *Parier avec Pascal* est essentiellement un ouvrage de théologie dogmatique approfondissant les thèses religieuses contenues dans l'œuvre du célèbre citoyen de Clermont-Ferrand.

Du Pari de Pascal, tout a été dit. Quant à Pascal lui-même, n'a-t-il pas livré le secret de son Pari dans cette sentence ? — je le cite — : « C'est une maladie naturelle à l'homme de croire qu'il possède la vérité directement ; et de là vient qu'il est toujours disposé à nier ce qui lui est incompréhensible » (*Pensées*, Éd. Didiot, 1896.djvu/321).

Dans l'œil de l'A., ce Pari devient-il autre chose qu'une martingale philosophique ? Le savant a-t-il compris, bien avant nous, que l'univers spirituel chrétien plongeait toujours plus dans l'indifférence religieuse teintée d'athéisme ? Pascal est-il un prophète de la désaffection religieuse de la chrétienté occidentale ?

Des études sur Pascal, il n'en manque pas ! Ici, l'abbé Guillaume de Tanoüarn se sert du célèbre « Pari de Pascal » pour tenter de démontrer la portée de la religion chrétienne. Il veut résumer la démarche même de Blaise Pascal. Il la situe minutieusement dans son contexte historique et dogmatique. Dans cette recherche de la vérité théologique et philosophique, il montre clairement que c'est en intellectuel et scientifique doué que l'auteur du Pari a entrepris une recherche rigoureuse permettant de juger quelle religion est la bonne à suivre.

De Tanoüarn montre ici la portée proprement métaphysique du célèbre raisonnement. C'est que Pascal est un habitué des paradoxes philosophiques ! Que d'aphorismes et de considérations reposant sur les contradictions entre infini et néant, foi et raison, âme et matière, mort et vie, sens et vanité, faute et grâce parcourent l'œuvre de Pascal ; surtout dans les ouvrages qu'il a écrits après l'accident de carrosse de l'automne de l'an 1654. Pascal s'est toujours fait champion de la dualité des causes.

De Tanoüarn cristallise davantage son étude du Pari autour de la réflexion pascalienne sur le péché originel, laquelle réflexion repose justement sur plusieurs couples d'opposés, tel ceux de la grâce et du péché, et aussi, de la foi et du doute. De Tanoüarn souligne d'abord comment le dogme chrétien est interprétable de différentes manières. Puis il s'attarde précisément à la vision pascalienne de cette formulation dogmatique traditionnelle, livrant ici une conclusion étonnante, à savoir que le péché originel est un dénouement pour le Pari.

Résultat d'un travail approfondi en vue d'apprendre et de comprendre le Pari de Pascal, l'ouvrage de l'A. va au-delà des considérations superficielles qu'on nous offre habituellement lorsqu'on analyse le très célèbre Pari (peut-être même doit-on dire le trop célèbre Pari ?).

Trop célèbre ! Parce qu'il est habituellement présenté comme le fruit d'une réflexion logico-mathématique visant à résoudre la question de l'existence ou non de Dieu. Le Pari formule simplement de façon différente la maxime augustinienne bien connue qui débute par ces mots : « Bien